

Joëlle Kwaschin

Théâtre

Dommmage qu'elle soit une putain

Le théâtre de la Place à Liège présentait récemment Dommmage qu'elle soit une putain, de John Ford mis en scène par Yves Beaunesne et sa Compagnie de la chose incertaine. Le metteur en scène est également le fondateur et le directeur de La Manufacture, la Haute École de théâtre de la Suisse romande. Il donne avec Marion Bernède une nouvelle traduction de la pièce.

Un grand noir tout d'abord, même les éclairages indiquant les sorties de secours sont éteints. Combien de temps les spectateurs vont-ils supporter ce grand noir silencieux qui dure? *A cappella*, une femme chante « *Perdonno mio dio* », un traditionnel italien anonyme. La scène est toujours plongée dans un noir dense tandis qu'un chœur répond à la chanteuse. La magnifique mise en scène d'Yves

Beaunesne de *Dommmage qu'elle soit une putain* atteste une vérité parfois cruelle: c'est dans les cinq premières minutes d'un spectacle que tout se joue. Le premier comédien entre-t-il mal en scène que l'on sait déjà que l'on peut se lever et partir. Ici, le noir du début annonce une pièce lumineuse et il n'y a rien à pardonner à la Compagnie de la chose incertaine: rien dans la mise en scène, dans le jeu des comédiens, dans l'éclairage qui soit hasardeux. L'éphémère aventure théâtrale est gagnée.

Dernier dramaturge élisabéthain, John Ford écrit *Dommmage qu'elle soit une putain* vers 1625. Giovanni et Annabella, deux jumeaux s'aiment, bravent l'interdit



avec une naïveté gourmande et entrent, comme le disait Maeterlinck, « dans le grand tourbillon du malheur », car la pièce finit dans le sang. Tous sont atteints par la démesure des amants et meurent tragiquement, y compris ceux dont les machinations de vengeance se retournent contre eux-mêmes. Ne survivent que le valet et le nonce du pape qui maudit le frère et la sœur.

Une telle luxuriance tragique pourrait facilement virer au kitsch. Aucun kitsch ici, mais, au contraire, une mise à distance, une épure dépouillée jusqu'à l'incandescence du désir.

La belle sobriété du début irrigue la scénographie : le plateau nu, plancher blond, est légèrement incliné. De rares éléments encastés peuvent s'y élever pour figurer, par exemple, le cadre de la porte de la cellule du confesseur. Une large portion, qui devient muraille, se soulève lorsque tout est consommé, envoyant rouler les corps de Giovanni et d'Annabella. Pas de coulisses, les comédiens restent présents tout à côté du plateau, ce qui, paradoxalement, donne à la représentation un aspect *work in progress*, comme lors d'une répétition où chacun reste attentif aux autres, alors que tout est réglé avec rigueur, sans jamais sombrer dans l'esthétisme ou la froideur.

Un immense drap blanc est l'autre « décor » fondamental. Il est le lit d'Annabella : elle entre pour la première fois en scène en rampant sous le tissu pendant que sa nourrice, un peu paillard, compare les mérites de ses prétendants. Il sera le drap dans lequel s'enroulent les

amants, qui les rapproche et les sépare. Le drap sera enfin le lit de la chambre d'Annabella emprisonnée par son mari et son linceul.

« Le travail sur l'espace — personnage à part entière — et le mouvement des corps seront premiers : les images doivent parler au cœur et aux yeux », dit le metteur en scène. En cela, Yves Beaunesne s'approprie avec maestria les enseignements des grands pédagogues de théâtre, comme Mario Gonzales, ancien du Théâtre du soleil. Ainsi, l'occupation de l'espace et la recherche d'un équilibre du plateau — de la périphérie à son centre, selon les situations — sont prolongées par l'esthétique du geste de chacun des excellents comédiens. Les lumières découpent d'étroits espaces, laissant le reste du plateau dans l'ombre. Les scènes se chevauchent très légèrement, l'une à peine achevée que déjà les personnages suivants font leur entrée.

Est-ce parce que toutes les civilisations prohibent l'inceste — interdiction qu'on est réduit à rationaliser faute d'en connaître les origines et les motivations — qu'Yves Beaunesne mêle avec bonheur des traditions théâtrales éloignées ? L'inspiration japonaise des somptueux costumes ainsi que la saynète évocatrice du nô que donne une amante éconduite le laissent penser. Le répertoire des tragédies que se fabriquent les hommes acquiert ainsi une permanence et une intemporalité qui transcendent les différences culturelles. ■

Yves Beaunesne, après la mise en scène de *Werther*, de Massenet qu'il donne à l'Opéra de Lille en mai, montera au printemps 2007, *Le partage de midi* et la saison suivante, *L'échange*, deux pièces majeures de Claudel.

